

P. Mauro-Giuseppe Lepori, abbé général OCist

**Comment dire notre charisme cistercien
dans le monde d'aujourd'hui?
Quel regard théologique sur la société et les jeunes d'aujourd'hui?**

J'aimerais commencer mes contributions à cette Session par une réflexion sur le thème, pour ensuite travailler avec vous sur quelques aspects que je trouve particulièrement importants pour exprimer et former notre charisme cistercien dans le monde d'aujourd'hui, en particulier chez les jeunes. Une session n'est pas un cours *ex cathedra*, ni un congrès scientifique. C'est un temps de travail commun, un être assis ensemble ("session") pour écouter et dialoguer.

"Méditer et lire" (RB 48,23)

C'est déjà un aspect qu'il est bon de rappeler dans une session de formation pour formateurs: l'importance d'un travail sur ce que nous nous disons, sur ce que nous écoutons. La masse de paroles, de textes, de lectures, est sûrement très grande, trop grande aujourd'hui, aussi dans les monastères. Mais ce n'est pas là le problème: le problème est que, malgré cela, nous ne perdions pas la grande pratique monastique, très cistercienne, de *méditer* la parole, les paroles, les textes. Et que nous apprenions à méditer aussi en commun. Donc à laisser pénétrer la semence de la vérité dans le terrain de notre cœur, de notre intelligence, de nos relations fraternelles, des situations et circonstances personnelles, communautaires, ecclésiales et sociales que nous devons affronter.

Je l'ai rappelé aux participants au dernier Synode de mon Ordre, au mois de juillet: "Nous sommes enfants de notre temps, et notre temps est un temps nous submergeant de paroles et d'images sur lesquelles nous ne pouvons pas nous arrêter. La parole n'est plus le résultat d'un travail, d'un effort. Les scribes du Moyen Âge ont mis des mois pour copier un livre. Chaque lettre était un travail manuel, acquise à la sueur du front. Et ce travail faisait de la parole quelque chose d'important, lui permettait de s'imprimer dans la pensée et le cœur. Aujourd'hui, nous sommes à l'heure du copier-coller ; c'est aussi ce que nous faisons avec la Parole de Dieu. Entre la source de la parole et ce que nous écrivons ou disons, il n'y a pour ainsi dire plus de chemin qui passerait par les yeux, la pensée, la mémoire, le bras, la main, la plume, le parchemin. C'est pourquoi nous continuons d'archiver nos paroles et discours sans en être pénétrés, sans qu'ils passent vraiment à travers nous.

Néanmoins, nous avons besoin de la parole, d'un enseignement. Nous en avons besoin pour être nous-mêmes, pour être des humains, créés dans le Christ, le Verbe de la Vie. L'homme n'est pas homme sans une culture de la parole, mais d'une parole qui le pénètre vraiment et s'y enracine vraiment comme une semence pour porter du

fruit. La parabole du semeur a gardé toute son actualité pour l'homme de notre temps. Si aujourd'hui nous avons moins d'agriculture, nous ne devons pas pour autant nous accommoder de n'avoir pas de culture.

(...) Nous savons bien que depuis le premier péché, le cœur de l'homme lutte contre la dispersion. Si Jésus a prononcé la parabole du semeur, cela veut dire que déjà il y a 2000 ans ce thème était actuel, même sans Internet. Nous devons donc nous aider mutuellement à être moins distraits, plus essentiels ; nous devons nous aider à accentuer, à souligner les mots importants, et ce n'est pas nécessaire qu'il y en ait beaucoup. Comme le fait le Pape François dans ses brèves homélies de tous les jours à Santa Marta : quelques mots, une idée, une image. Une seule semence qui prend racines vaut mille fois plus que cent graines qui s'étouffent les unes les autres. Aidons-nous (...) à discerner les paroles qui pourront vraiment être fécondes pour la croissance de l'Ordre dans le Règne de Dieu." (Discours d'ouverture du Synode OCist, 30 juin 2014).

Levain de responsabilité

Ce souci de l'attention profonde à la vérité de la parole, et à la parole de vérité, est d'autant plus important que nous voulons comprendre "comment *dire* notre charisme cistercien dans le monde d'aujourd'hui". Quelle que soit la manière juste et féconde de "dire le charisme cistercien", il est certain est que si nous le "disons", si nous l'exprimons, sans profondeur en nous, dans notre conscience, dans notre méditation, de ce que nous voulons exprimer, notre effort ou notre souci d'expression sera toujours "menteur", ne sera pas une transmission de vérité pour la vie. Et en cela nous abuserons de la réponse que l'autre, surtout le jeune, donnera à notre parole.

Je pense constamment, presque chaque fois que je dois parler, à ce que saint Benoît dit dans la Règle de la parole, de l'enseignement de l'abbé.

"Les ordres et les enseignements [de l'abbé] doivent se répandre dans l'esprit de ses disciples, comme un levain de la divine justice. – *Iussio eius vel doctrina fermentum divinae iustitiae in discipulorum mentibus conspargatur*" (RB 2,5).

Les supérieurs, les formateurs sont invités à jeter, à répandre, à semer le levain de la justice divine, de la vérité et de la sainteté de la vie, dans l'esprit des frères et sœurs, comme sur un champ, avec patience et en laissant travailler le ferment, de la manière que choisira l'Esprit en agissant dans leur cœur et leur esprit pour faire grandir leur vie.

Mais aussi la suite de ce verset est importante: "L'abbé doit se souvenir sans cesse qu'au redoutable jugement de Dieu, il devra rendre un compte exact de deux choses: de son enseignement (*doctrinae suae*) et de l'obéissance de ses disciples." (2,6). Saint-Benoît demande de fait à l'abbé principalement d'être responsable de l'écoute : que les moines écoutent et suivent.

Tout cela signifie que le terrain visé par la parole du supérieur, ou du formateur, est essentiellement la liberté de l'autre, une liberté appelée à suivre le Christ, à se donner au Christ, à répondre au Christ. Une parole de vérité est telle si elle est donnée et peut

être accueillie comme un levain de "divine justice", expression biblique qu'on pourrait traduire par "vie nouvelle en Dieu", "vie nouvelle dans le Christ".

Mais considérons aussi comment saint Benoît demande de proposer aux novices la vie monastique selon la Règle. Le chapitre 58 de la Règle, nous ne le méditons pas assez, et surtout, il n'est pas vraiment observé dans l'accueil et la formation des jeunes, ou moins jeunes, qui s'adressent à nous. Il n'est pas observé sur le point essentiel de ce chapitre: *le respect total de la liberté de l'autre par la vérité avec laquelle on le met face à Dieu, face à la communauté, et surtout face à lui-même*. Le chapitre 58 décrit un parcours, progressif bien sûr, de confrontation du jeune candidat avec la vérité de sa vie, face à laquelle il doit s'exprimer dans une liberté toujours plus explicite. Dans ce chapitre, c'est comme si on voyait renaître et fleurir la liberté de la personne appelée à consentir à l'appel de Dieu.

Ce que l'Esprit dit aux Eglises

"Comment dire notre charisme cistercien dans le monde d'aujourd'hui?" Si nous posons cette question en dehors du cadre que nous offre ici saint Benoît, comme d'ailleurs dans toute la Règle, nous risquons de passer ces jours à faire de la sociologie, du management monastique, et même du journalisme d'opinion. Souvent, dans les réunions de supérieurs, aussi et peut-être surtout des supérieurs généraux, on risque de se limiter aux statistiques en les suçant de la confiture d'une belle exhortation à la "confiance malgré tout", ou plutôt à l'optimisme. Confiture au goût et aux couleurs un peu artificiels, car on ne voit pas tellement quel serait le passage entre les chiffres catastrophiques et l'exhortation à croire que "tout ira bien". Je ne suis pas contre le regard réaliste qui ne censure pas la précarité, encore moins contre la confiance évangélique. Mais quel est le passage entre le réalisme et la confiance? Quel est le passage vraiment évangélique, ou mieux: le lien vraiment évangélique, entre la réalité que nous vivons et la foi pascale qui permet de ne rien craindre, de voir tout comme positif à la lumière du Christ? Autrement dit: qu'y a-t-il de réellement positif entre la réalité que nous vivons et la réalité que nous espérons? Qu'est-ce qui fait le trait d'union entre la réalité, telle qu'elle est, et la réalité transformée par Celui qui fait "toutes choses nouvelles" (Ap 21,5)?

Si nous ne nous posons pas ces questions, et si nous ne situons pas dans ces questions les questions que nous nous posons sur la relation de notre charisme avec le monde et les jeunes d'aujourd'hui, certainement nous pourrions *nous donner* des réponses, mais nous ne les *recevrons* pas. Dans le christianisme, les vraies réponses sont celles "que l'Esprit dit aux Eglise" (Ap 2,29). Et cela signifie qu'elles viennent de Dieu et qu'elles sont adressées à une écoute qui n'est jamais seulement individuelle, mais ecclésiale, une écoute de communion. Saint Benoît est bien conscient que, aussi dans nos communautés, Dieu donne les réponses à nos questions pas uniquement à et par le supérieur, mais à la communauté dans sa communion d'écoute dialoguée de la parole que suggère l'Esprit: "Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Eglises" (Ap 2,29). L'Esprit parle "aux Eglises", Il aime parler aux frères et sœurs réunis au nom du Christ. Même lorsqu'Il parle à un prophète particulier, comme à

saint Benoît ou à d'autres pères et mères de l'histoire de nos Ordres et nos communautés – et Il le fait toujours – Il le fait pour parler "aux Eglises", pour mieux atteindre les Eglises, les communautés. Et chacun de nous "a des oreilles", s'il entend ce que l'Esprit dit pour tous, non seulement pour lui ou elle.

Cette écoute personnelle qui n'entend que ce qui a sa résonance dans la communauté ecclésiale, doit être cultivée, éduquée. C'est en formant cette écoute qu'on forme et édifie une communauté vivante, qui peut et sait parler aux jeunes et à la société d'aujourd'hui, qui sait transmettre la parole de Dieu, et donc son appel à la plénitude de la vie dans la liberté. Une communauté, où il n'y a pas de dialogue au service de l'écoute de la parole que Dieu dit aux Eglises, ne pourra jamais incarner un vrai appel de Dieu touchant les jeunes et le monde environnant. Elle peut les attirer à se sentir appelés par le Seigneur, mais elle ne saura pas leur permettre de continuer à se sentir appelés et à approfondir leur réponse.

C'est un phénomène assez typique: des jeunes perçoivent un appel à suivre le Christ dans une forme de vie monastique en entrant en contact avec une communauté ou avec un de ses membres, aujourd'hui souvent par Internet. Ils ressentent un appel qui, tant bien que mal, attire leur cœur vers le Christ. Ils sentent un écho de sa parole qui les appelle par leur nom. Mais dès qu'ils entrent dans la communauté, qu'en est-il de cet appel, de cette parole de Dieu qui invite à suivre Jésus et que la communauté devrait faire résonner, et même amplifier, et surtout approfondir? Souvent dans la communauté "ce que l'Esprit dit aux Eglises" et au cœur de chacun, ne s'entend plus. Il y a des appels et des bruits beaucoup plus forts. Et cela surtout parce que cette communauté ne pense même pas qu'elle est réunie pour écouter le Verbe qui s'incarne dans l'Eglise.

Pratiquement dans toutes les Chartes des Visites régulières que je fais dans le monde entier, je dois insister sur la nécessité du dialogue communautaire. Mais peu saisissent que le dialogue en communauté n'est pas important seulement "pour s'entendre". D'autant plus que, souvent, les dialogues communautaires sont plutôt le lieu où les conflits et les divisions viennent à la surface. C'est une des raisons pour lesquelles on les évite.

Non, les dialogues communautaires sont importants pour qu'une communauté prenne conscience d'être le lieu où nos oreilles entendent ce que l'Esprit dit aux Eglises, et donc où l'appel, qui de mille manières peut attirer un jeune vers une communauté, ne soit pas étouffé, trompé, faussé par d'autres appels qui ne sont plus celui du Christ.

Je disais que si nous posons des questions pour nous donner les réponses nous-mêmes, cela veut dire que nous ne posons pas des questions, parce que nos questions ne sont pas adressées à un autre. Les questions qui ne nous quittent pas pour aller vers un autre, ne sont pas des questions. Les réponses que nous ne recevons pas en les attendant comme venant d'un autre, donc en écoutant dans le silence et la communion, ne seront pas de vraies réponses. Dans l'Eglise, ces derniers 50 ans, on a fait beaucoup de projets pour résoudre beaucoup de problèmes. Quand je devais

fréquenter les cours de théologie pastorale à l'Université, c'était comme si le professeur nous présentait chaque année un nouveau programme quinquennal miracle pour sortir de la crise pastorale de l'Eglise. C'était drôle car il présentait un programme quinquennal nouveau et différent chaque année. Souvent, je trouve, on n'a pas appris du Concile Vatican II à poser nos questions à Dieu, en Eglise. Pourtant, par le Concile, l'Esprit avait donné beaucoup de bonnes réponses, et montré que la méthode d'interroger ensemble le Seigneur plutôt que de *nous* poser des questions était très féconde...

Là, nous avons toujours besoin de revenir à notre tradition de sagesse bénédictine et cistercienne. Tout simplement, nous avons besoin de revenir à une méditation de la parole de Dieu où nous insérons toutes nos questions, pour les adresser à Dieu, et pour attendre de Lui sa réponse. Et la réponse de Dieu est désormais un Verbe qui s'est fait chair, le Fils qui s'est fait présence humaine, événement. La démarche des bergers de Bethléem est toujours à méditer. Leur réalité quotidienne est dure et précaire. Ils reçoivent une annonce angélique qui leur promet l'invraisemblable. Que font-ils? "Allons jusqu'à Bethléem pour voir ce qui est arrivé, l'événement que le Seigneur nous a fait connaître!" (Lc 2,15). Voilà une bonne méthode de vérification, une question bien posée, vraiment ouverte à une réponse que nous n'avons pas, qui nous vient d'un autre. En latin, l'expression traduite ici par "ce qui est arrivé, l'événement" est "*hoc verbum, quod factum est*". Au fond, les bergers ont l'intuition que ce qui va relier la réalité de leur vie précaire avec la grande espérance annoncée par les anges est l'événement du Verbe qui s'est fait chair, l'événement d'une parole de Dieu qui devient elle-même réalité dans la réalité précaire de leur vie. Bethléem est la réalité précaire des bergers (grotte, mangeoire, animaux...) qui devient lieu de la manifestation de la Réalité nouvelle de Dieu au milieu de nous, une nouveauté qui n'est pas un peu de confiture tartinée sur le pain des pauvres, mais pain des pauvres en substance.

Nous devrions alors poser nos questions en faisant comme les bergers de Bethléem, c'est-à-dire en mettant la réalité de notre situation en contact direct avec l'événement nouveau du Christ, c'est-à-dire avec l'Evangile reçu par et dans l'Eglise. Alors nous découvrons que la nouveauté impossible que nous espérons devient expérience à l'intérieur de notre réalité quotidienne.

Rencontrer le réel dans la précarité des pauvres

Revenons au chapitre 58 de la Règle. Que fait saint Benoît avec les jeunes ou moins jeunes qui arrivent au monastère? Il leur donne la possibilité de faire l'expérience des bergers de Bethléem. Il les met face à la réalité, il leur demande un choix de pauvreté, de précarité (ils n'ont même pas la certitude de recevoir un lit pour dormir, du pain pour manger!), pour leur permettre de vérifier que l'espérance impossible que Dieu a suscitée dans leur cœur ne s'accomplit pas dans le rêve, mais dans un lieu de personnes et de vie, dans une communauté, où le Verbe s'est fait chair, où tout l'idéal recherché et désiré est entré dans notre réalité quotidienne pour y accomplir le renouvellement de toutes les choses.

J'avoue que certaines communautés me laissent très perplexe. Car on a l'impression qu'ils cherchent et obtiennent des vocations avec des méthodes de "Club Méditerranée", plutôt que dans l'esprit de l'Évangile et du chapitre 58 de la Règle. "Venez les jeunes! Chez nous vous pourrez garder presque tout: téléphone portable, adresse e-mail, contacts avec la famille et les amis, de l'argent de poche, la possibilité de faire un mois de vacances par an en toute liberté, une vie sans soucis, avec tous les régimes alimentaires dont vous croyez avoir besoin, avec carte blanche pour toutes les auto-dispenses aux Vigiles et au travail que vous voudrez! Vocation monastique garantie sans peine, sans détachements, sans reniements de vous-mêmes. Satisfaits ou remboursés! Si vous quittez la vie monastique, vous pourrez rester chez nous en parasites pour des années, d'autant plus que vous ne saurez que faire de votre vie, et ce ne sera pas le monastère qui vous l'aura appris, surtout pas la responsabilité; et vous marier entraînerait quand-même trop de soucis!..."

Malheureusement, ce n'est souvent pas une caricature.

Je l'ai souligné, avec un peu plus de sérieux, dans les réflexions conclusives de ma relation sur l'état de l'Ordre, toujours lors du dernier Synode de l'OCist. J'ai insisté, à ce propos, sur l'urgence de retrouver la dimension mystique de notre vocation cistercienne. J'ai dit :

"En regardant les communautés, leur manière de célébrer la liturgie, leur vie communautaire, je me pose parfois la question: Ces gens sont ils Cisterciens par amour du Christ ou pour une autre raison? Est-ce qu'ils rencontrent vraiment Jésus? Ont-ils une relation vivante avec Lui? Vivent-ils par Lui, avec Lui, en Lui ? (...) La mystique cistercienne est une mystique biblique, liturgique, patristique, communautaire, eucharistique, humaine, sponsale, filiale, fraternelle, de communion... Nous devons nous aider à retrouver cette source de vie pour vivre notre vocation et être des témoins véridiques du Christ au milieu du monde. Et nous devons nous aider à la transmettre aux jeunes, sinon nous abusons de leur liberté. Si nous avons des vocations et les retenons en exploitant des mobiles superficiels par lesquels ces jeunes se sentent attirés à cause de la fragilité de leur narcissisme, de leur formalisme, de leur cléricisme, cela veut dire alors que nous aussi, nous n'avons pas de raisons profondes pour suivre le Christ. Seuls les raisons profondes rendront possibles la persévérance et une fidélité féconde et joyeuse qui n'a pas besoin de chercher sans cesse d'autres compensations pour remplir le vide." (XVIII Synode ordinaire de l'Ordre Cistercien, *Relation de l'Abbé Général sur l'état de l'Ordre, Réflexions conclusives*; www.ocist.org)

Le problème est que, parfois, nous prétendons attirer les jeunes en leur offrant nous-mêmes des compensations dès le début. À la "porte" du monastère, où saint Benoît demande d'être un peu dur avec les postulants, c'est comme si nous placions des distributeurs automatiques de bonbons et cigarettes, et une zone wi-fi pour surfer sur Internet...

L'abus de la liberté

Dans sa deuxième lettre, au chapitre 2, saint Pierre a des paroles dures pour ceux qu'il appelle littéralement des "pseudo-prophètes - ψευδοπροφήται" et des "pseudo-maîtres – ψευδοδιδάσκαλοι". Il les décrit dans les pires termes, que je vous épargne. Mais une chose qu'il dit de ces faux prophètes et maîtres nous est utile pour le thème que nous poursuivons. Il dit: "ils allèchent les âmes mal affermies – *pellicientes animas instabiles*" (2 Pt 2,14).

Abuser de la fragilité, de l'instabilité, est un abus de la liberté. Nous ne pouvons pas nous demander comment présenter notre charisme et avoir un regard théologique sur la société et les jeunes, et surtout les former en vérité à la vie en Christ, sans nous poser sérieusement la question de ce que signifie respecter la liberté des personnes, surtout de ceux qui, par leurs fragilités de toute sorte, n'ont pas de défense en eux contre les abus de liberté.

Je pense même que dans une société où la liberté humaine est malade, très peu consciente d'elle-même, abîmée par toute sorte d'abus idéologiques, médiatiques, psychologiques, relationnels, etc., l'attention respectueuse envers la liberté est devenue le point essentiel de l'amour pour la personne, le point essentiel de la possibilité pastorale et missionnaire de lui faire découvrir le Christ, et par conséquent aussi une vocation à Le suivre.

Le regard de Jésus

Mais par où commencer pour avoir un regard juste sur la société et les jeunes d'aujourd'hui? Par où commencer pour comprendre comment nous pouvons proposer de suivre le Christ dans un charisme particulier, en respectant sans ambiguïtés une liberté qui n'est pas vraiment elle-même, qui n'est pas encore mûre?

Au fond, il nous est demandé un respect de la liberté des autres qui, dans un certain sens, révèle aux autres cette même liberté. Aimer les jeunes, surtout, veut dire avoir sur eux un regard si libre qu'il soit pour eux une occasion de découvrir l'enjeu de leur propre liberté, la vocation profonde de leur liberté, appelée à s'exprimer dans des choix de vie et d'amour qui réalisent dans la personne sa vocation d'image et de ressemblance de Dieu, du Dieu qui n'est qu'amour, liberté d'aimer, amour gratuit.

Nous comprenons que Dieu seul peut avoir sur l'homme ce regard qui dans un certain sens crée la liberté de l'autre, lui donne de vivre, de s'éveiller à la vie. Alors, il est essentiel que nous nous demandions quel est le regard de Dieu sur l'homme, le regard qui s'est révélé à nous dans le Christ. Notre thème: "Quel regard théologique sur la société et les jeunes d'aujourd'hui?", doit alors se poser en ces termes: Quel regard Jésus a-t-il posé sur la société et sur les jeunes?

L'Evangile nous offre au moins deux réponses explicites à ces deux questions.

Une société de brebis sans bergers

Pour le regard sur la société:

"Jésus parcourait toutes les villes et tous les villages, enseignant dans leurs synagogues, proclamant l'Évangile du Royaume et guérissant toute maladie et toute infirmité. Voyant les foules, Jésus fut saisi de compassion envers elles parce qu'elles étaient désemparées et abattues comme des brebis sans berger." (Mt 9,35-36)

Notons en passant que l'évangéliste a comme le souci de nous faire comprendre que le regard de compassion de Jésus ne vient pas, pour ainsi dire, seulement du Ciel, mais s'est alimenté aussi par l'expérience accumulée pendant qu'il "parcourait toutes les villes et tous les villages".

Mais surtout, notons que le regard de Jésus sur la société de son temps exprimait une compassion qui a un motif particulier, fondamental. On ne dit pas qu'il eut compassion des foules parce qu'elles étaient pauvres, malades, sans instruction, mais surtout parce qu'elles n'avaient pas de berger, parce qu'elles étaient abandonnées à elles-mêmes. Et là je vois une attention très importante à la liberté humaine, qui est une liberté qui demande éducation, formation, qui demande des guides, des maîtres, des bergers. C'est comme si Jésus voyait que les gens étaient libres de se perdre, mais pas de faire un chemin.

Et là, il y a un aspect très délicat de comment on peut abuser de la liberté: c'est lorsqu'on ne lui offre pas de formation, pas d'éducation; lorsqu'on n'offre pas à la liberté le soutien d'une autorité, d'une paternité ou d'une maternité vraiment passionnée pour la plénitude de vie de l'autre, surtout des jeunes.

Jean Vanier l'exprime bien dans son livre *Les signes des temps à la lumière de Vatican II* (Ed. Albin Michel, 2012), en distinguant entre pouvoir et autorité. Il écrit:

"Le pouvoir est une capacité d'influencer et de modifier l'autre soit en écrasant sa conscience soit en l'éveillant. L'autorité est liée à la croissance, ce type de pouvoir aide les gens à développer leur sens de la responsabilité, leur créativité, leur conscience personnelle et leur liberté. En développant l'image du bon berger, Jean, au chapitre 10 de son Évangile, nous éclaire pour cerner cette distinction entre pouvoir et autorité. Le premier trait du bon berger consiste à connaître chacun par son nom. Ainsi celui qui exerce l'autorité connaît-il les forces et les faiblesses de chacun. Cette écoute, cette connaissance de l'autre (et surtout des personnes faibles) dont témoigne le berger, amène à une confiance mutuelle et permet une relation de communion. Le bon berger est appelé à conduire chacun vers la lumière de la vérité. Son objectif est que chacun développe sa conscience personnelle, découvre librement sa mission, reconnaisse sa dignité humaine et grandisse en maturité et en liberté intérieure. Le berger est capable de sacrifier ses intérêts propres, son temps et sa vie à ce but. Éduquer des brebis ne revient pas à leur éviter les expériences éprouvantes, les erreurs ni la souffrance." (pp. 92-93)

Revenons au chapitre 58 de la Règle. Saint Benoît demande d'interpeller à chaque étape le choix libre du candidat à la vie monastique. Mais cet appel à l'exercice de la liberté n'est pas lancé d'une manière formelle, pour respecter une procédure, comme lorsqu'à l'aéroport, on vous demande si oui ou non, vous avez une bombe dans la valise. Il interpelle la personne, il demande une réponse personnelle. Mais surtout, c'est une interpellation de la personne qui marque les étapes d'un parcours éducatif, de formation, de formation intégrale par une expérience de la vie monastique accompagnée, méditée, cultivée. Saint Benoît demande un choix de plus en plus décidé, de plus en plus définitif, car c'est un choix de plus en plus éduqué, éclairé par une expérience éducative de la vocation monastique. À la fin, il dit que le choix est pour la vie, définitif, et il sait que le candidat peut être capable d'un tel choix, car il a fait un chemin, sa liberté a été accompagnée, elle est devenue plus mûre, de plus en plus elle-même, donc de plus en plus libre. Le choix définitif qui engage pour toujours est possible car le monastère offre un chemin qui fait grandir la liberté de la personne.

Est-ce encore le cas dans nos parcours formatifs? Dans les temps de postulat, de noviciat, de juniorat, qui pourtant sont plus longs que ceux prévus par la Règle? Gardons-nous ce souci de permettre à la liberté de la personne de mûrir, afin de pouvoir s'engager, se lier, car elle est appelée à se décider "après une bien longue délibération – *tam morosa deliberatione*" (RB 58,16)?

J'aime beaucoup cette formulation latine: "*morosa deliberatio*". Tout d'abord, parce que le terme délibération contient le terme liberté. Et "*morosa*" comporte l'idée de demeurer. Je pense qu'on pourrait traduire par : se donner le temps pour s'occuper de la liberté, de travailler à la liberté, un peu comme les parents élèvent un enfant.

Je répète la question: prêtons-nous cette attention à l'éducation de la liberté dans nos processus de formation ? Nous arrêtons-nous sur la liberté, attentifs à sa croissance, dans la formation de nos jeunes?

Moi, j'ai l'impression qu'on s'investit beaucoup dans l'éducation de l'intelligence, ou d'autres dimensions de l'être humain, mais trop peu dans l'éducation de la liberté. Mais cela fait que toutes ces autres dimensions que nous prétendons éduquer, sont plus des dressages, des bourrages, des programmations, qu'une vraie éducation de la personne.

Et là, je pense que Jésus pourrait vraiment pleurer de compassion sur notre société d'aujourd'hui, car je crois que peu de civilisations ont méprisé l'éducation de la liberté de la personne comme la civilisation occidentale des dernières décennies. L'idéologie de la non-autorité a privé des générations entières d'éducation de la liberté vers une plénitude de la vie dans l'amour et le don de soi. La liberté personnelle s'est ainsi égarée dans toutes les directions, sauvagement, instinctivement. La plupart des problèmes éthiques et législatifs qui se posent actuellement tournent autour de revendications et comportements de gens dont la liberté n'a jamais été éduquée au don de la vie.

Cela dit, Jésus a vu cela aussi en son temps, Il en a eu compassion et nous a donné une analyse très précise qui réclame toute notre attention, aussi en notre temps: les foules sont perdues et égarées parce qu'elles n'ont pas de bergers. Et comme première solution à cette carence sociale et culturelle profonde, Jésus a indiqué tout de suite dans quel sens il faut travailler: «Il dit alors à ses disciples : "La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux. Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers pour sa moisson."» (Mt 9,37-38)

Jésus demande à ses disciples de s'engager à correspondre au désir du Père de former et éduquer la liberté des brebis, par la prière et la docilité à la mission qu'Il peut nous confier. Le principe de toute autorité, de toute paternité, de toute sollicitude pastorale, de toute passion pour l'éducation et la croissance de la liberté humaine, c'est le Père. De Lui vient aussi la compassion du Fils pour les foules, pour les brebis sans berger. Il faut que des personnes perçoivent et fassent leur ce souci d'amour pour la liberté des autres, et se laissent envoyer, d'une manière ou d'une autre, dans ce champ immense de travail qu'est le monde entier – aussi en assumant la charge de formateurs ou formatrices dans leur communauté – pour que la liberté semée par Dieu en chaque personne puisse mûrir jusqu'à la moisson du Royaume de Dieu, le don de la vie dans l'amour du Christ.

"Jésus posa son regard sur lui, et il l'aima..." (Mc 10,21).

Le regard de Jésus sur les jeunes de son temps, et de tous les temps, est synthétisé dans le regard qu'Il posa sur le jeune homme riche. Ce jeune homme riche est peut-être encore plus proche des jeunes d'aujourd'hui que de la majorité des jeunes de l'époque de Jésus. Des jeunes au fond bien braves, qui ont tout sans être heureux, qui désirent, comme tous les jeunes du monde entier et de tous les temps, une joie profonde qui comble le cœur, qui aspirent à une vie en plénitude, mais qui face à un choix pour toujours se sentent en manque de force de dire oui; des jeunes tristes.

Mais laissons de côté l'analyse des jeunes d'aujourd'hui car il est mieux que les parents la fassent, et ceux qui vivent vraiment avec eux, plutôt que moi. Ce qui est peut-être plus important pour nous, c'est le regard de Jésus. Si nous nous posons la question sur quel doit être "le regard théologique sur la société et les jeunes d'aujourd'hui", plus important que ce qu'on peut voir, est le regard théologique lui-même. Et le regard de Jésus est justement un regard qui ne condamne jamais, juge très peu, et aime toujours. L'amour met au fond tout le poids sur le regard, plus que sur l'objet qu'on voit. Par le regard d'amour, l'objet est comme absorbé dans le regard, prend les couleurs du regard, devient ce que le regard est. Cela vaut pour la société comme pour les jeunes. Si nous les regardons avec nos yeux, ils auront toujours l'aspect plus ou moins sombre, et changeant, que notre regard leur attribue. Quand j'étais abbé ici, mon humeur me faisait parfois voir tous mes confrères sous un aspect sombre. La communauté devenait monstrueuse. Alors je me disais, par exemple au réfectoire: "Maintenant, vieux ronchon, tu vas repasser ton regard

sur chacun des frères en pensant à son point positif, à sa qualité, à son talent, ou à son humilité, ou à sa souffrance profonde." Miracle, tout changeait! Elle devenait la plus belle des communautés!

Or, Jésus avait constamment ce regard d'amour qui crée, comme au commencement, en voyant que c'est "très bon", en chaque être humain (cf. Gn 1,31). Aussi, et peut-être surtout, lorsqu'il corrigeait sévèrement les pharisiens et ses disciples.

Que signifie cela? Cela signifie que notre question sur le regard théologal, ne doit pas s'occuper tout d'abord de ce que nous voyons ou croyons voir dans la société, dans les jeunes d'aujourd'hui, et dans nos communautés. Notre question doit s'occuper du regard. Nous devons prendre soin d'avoir le regard du Christ sur la société et les jeunes, et si nous voulons savoir "comment dire notre charisme cistercien dans le monde d'aujourd'hui", je crois que nous devons traduire cela en la question: "Comment transmettre au monde d'aujourd'hui, comment rayonner sur lui, le regard d'amour du Christ qui fait toutes choses nouvelles, qui attire à Lui, qui respecte jusqu'au plus profond la liberté de l'autre de répondre à son appel d'amour, son appel à aimer?"

Cette manière de traiter le thème de notre session peut paraître simpliste, mais, franchement, je ne crois plus à quelque chose d'autre que l'amour du Christ pour résoudre nos problèmes. Et, franchement, je ne vois aucune autre utilité du charisme cistercien pour le monde que celle de créer des lieux de personnes qui incarnent le regard du Christ, donc son amour, son appel à trouver en Lui le trésor de la vie sur la terre et au ciel.

Pour cette raison, j'aimerais qu'on travaille demain sur la paternité/maternité qui fait grandir la liberté. Et après-demain sur l'amitié en Christ qui devrait être cultivée en nos communautés et rayonner d'elles. Et aussi en général sur la manière dont notre vocation est appelée à humaniser le monde. Mais le tout doit servir à ce que, vraiment, notre vie monastique cénobitique incarne et rayonne le regard d'amour créateur que le Christ pose sur le monde d'aujourd'hui.